LABORATOIRE TRAVAUX ET RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES
SUR LES CULTURES, LES ESPACES ET LES SOCIÉTÉS
Actes du colloque, 17-18 septembre 2015
Université Toulouse Jean Jaurès

2017 # 9

http://www.palethnologie.org
ISSN 2108-6532

sous la direction de

Philippe BOISSINOT

ARCHÉOLOGIE ET SCIENCES SOCIALES

célébration des 40 ans de l'EHESS

Revue bilingue de Préhistoire

P@LETHNOLOGIE
Revue bilingue de Préhistoire

Revue publiée par l'association P@lethnologie, créée et soutenue par le laboratoire TRACES, le laboratoire Ethnologie préhistorique, l'université de Liège, le ministère de la Culture et de la Communication.

Directrice
Vanessa LEA

Rédacteur en chef
François-Xavier FAUVELLE

Comité éditorial
François BON
Pierre CHALARD
Katja DOUZE
Federica FONTANA
Karim GERNIGON
Aimée LITTLE
Nicolas VALDEYRON

Comité scientifique
Michel BARBAZA, Université Toulouse Jean-Jaurès, Toulouse, France
Marie BESSE, Université de Genève, Genève, Suisse
Fanny BOCQUENTIN, CNRS / UMR 7041 – ArScAn, Paris, France
Laurent BRUXELLES, INRAP / UMR 5608 – Traces, Toulouse, France
Adrian BURKE, Université de Montréal, Montréal, Canada
Sandrine COSTAMAGNO, CNRS / UMR 5608 – Traces, Toulouse, France
Philippe CROMBÉ, Université de Gand, Gand, Belgique
Jesús GONZÁLEZ URQUIJO, Université de Cantabrie, Santander, Espagne
Jacques JAUBERT, Université de Bordeaux / UMR 5199 – Pacea, Bordeaux, France
Claire MANEN, CNRS / UMR 5608 – Traces, Toulouse, France
Grégor MARCHAND, CNRS / UMR 6566 – CReAAH, Rennes, France
Marco PERESANI, Université de Ferrara, Ferrara, Italie
Geneviève PINÇON, Centre national de Préhistoire, Périgueux, France
Karim SADR, Université de Witwatersrand, Johannesburg, Afrique du Sud
Isabelle THÉRY-PARISOT, CNRS / UMR 7264 – Cepam, Nice, France
Boris VALENTIN, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Paris, France
Jean VAQUER, CNRS / UMR 5608 – Traces, Toulouse, France
Randall WHITE, New York University, New York, États-Unis

Traduction
Rowan LACEY

Maquette, mise en page et infographie
Fabien TESSIER

Les contributions sont à adresser à :

REVUE P@LETHNOLOGIE
Vanessa LEA, chargée de recherche

CNRS / UMR 5608 – TRACES
Maison de la recherche
5 allées Antonio Machado
31058 Toulouse cedex 9, FRANCE

Téléphone : +33 (0)5 61 50 36 98
Télécopie : +33 (0)5 61 50 49 59
Courriel : vanessa.lea@univ-tlse2.fr

Cette publication numérique a reçu le soutien de

Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Ministère Culture

TRACES

INTRODUCTION

Philippe BOISSINOT

Voilà plus d'une décennie que l'archéologie a obtenu une certaine autonomie disciplinaire en France. Détachée de la tutelle de l'histoire, mais sans rejoindre les départements d'anthropologie, comme cela est souvent le cas aux États-Unis par exemple, elle a en outre bénéficié d'une loi favorable au sauvetage du patrimoine (archéologie préventive) et un intérêt croissant des collectivités territoriales. Si bien qu'aujourd'hui, les chercheurs et les divers acteurs qui s'en réclament constituent une population numériquement jamais égalée – sans oublier également le succès rencontré par les expositions et les émissions qui lui sont consacrées. À l'interface des sciences de l'homme et de la nature – avec la dégradation de nos écosystèmes, les questions environnementales sont plus que jamais d'actualité –, cette discipline est devenue une grande productrice factuelle, divisée en de nombreuses sous-disciplines, chacune développant les technologies les plus pointues.

Cette prolifération de méthodes et d'objets – on parle désormais, sans provocation, d'archéologie du contemporain – s'est-elle accompagnée d'un questionnement identitaire et d'un renouvellement de ses ambitions théoriques ? À première vue, il semble qu'un relatif consensus se soit construit autour d'un savoir spécifique sur la culture matérielle, en raison de son cantonnement aux choses matérielles et de l'expertise depuis longtemps acquise dans ce domaine. Dans le monde anglo-américain, à quelques exceptions près, les mêmes perspectives sont retenues à la faveur du succès rencontré par les thèses de Bruno Latour ou de Daniel Miller dans le cadre des *material studies*. Mais il s'agit, à l'évidence, de simples déclarations de principe, sans examen précis des procédures cognitives mobilisées. En outre, la présentation qui est faite de l'archéologie s'accommode généralement d'un certain flou entre ce qui relève de l'historiographie, de l'épistémologie et de la sociologie des sciences, ainsi que d'un va-et-vient incessant entre des aspects descriptifs et prescriptifs. Si bien que la description précise de ce qui s'y joue se voit contrainte par ce qui doit s'y jouer.

À ces difficultés théoriques internes s'ajoute un recours pour le moins insatisfaisant aux savoirs externes venant des autres sciences sociales. Combien de travaux archéologiques impeccables par leur précision, leur systématicité et leur emploi des techniques les plus sophistiquées, se voient affaiblis par un renvoi à des questionnements d'arrière-garde ou des généralisations trop hâtives ! Mais, à supposer que les archéologues seraient parfaitement informés des débats les plus récents qui animent les sciences sociales (identité, ethnicité, genre, religiosité, agentivité, etc.), daignant enfin leur accorder un peu de temps, pourraient-ils y contribuer de manière significative, en dehors de la production « passive » de faits bien datés, mais parfois mal ajustés ? Chacun se souvient des propositions fécondes d'un Leroi-Gourhan ou d'un Gardin, pour ne retenir que d'anciens collègues français. Mais le premier n'était-il pas ethnologue avant tout ? Et le second, si peu archéologue par la suite, ne se centra-t-il pas sur les approches documentaires et logicistes ?

Les difficultés que nous pointons ne viennent-elles pas d'un ajustement problématique entre une méthode – ou une situation épistémique ? – et un périmètre disciplinaire ? Qui aurait l'idée, par analogie, de faire de l'entretien compréhensif une discipline toute entière, en négligeant

l'observation des agents en action ou le recours à des mesures d'effectifs ? On le comprend, si l'archéologie ambitionne le statut de discipline, c'est bien parce que de nombreux contextes ne peuvent s'appréhender que de cette manière : on aurait bien tort de négliger ce qui représente plus de 90 % de l'histoire de l'humanité et une proportion tout aussi importante de pratiques humaines disséminées dans l'espace et le temps, en comblant partiellement les lacunes des sources historiques, lorsqu'elles existent. Et si l'archéologue ne peut que faire le constat d'une certaine impuissance (à propos de l'indétermination de l'identité par exemple), au moins peut-il bénéficier de certains critères probatoires. Car « une bonne fouille ne saurait mentir », ce que la prise en compte de témoignages écrits ou oraux ne sauraient nous garantir de leur côté. Si l'on définit une science parce qu'elle est en mesure de prouver, alors l'archéologie trouve là de solides fondations. En revanche, il semble que ce qu'elle cherche ultimement à démontrer ne puisse souvent se faire sans le renfort de concepts forgés dans d'autres disciplines. Que serait par exemple une « archéologie de la religion » sans la prise en compte des approches conceptuelles les plus récentes, sans les définitions idéal-typiques de la sociologie, l'inventaire des pratiques historiques et les observations participantes des ethnologues ? Et comment l'extension du terme viendrait-elle à « rencontrer » les choses matérielles issues des fouilles ? Assurément, nous aurons au mieux quelques indices, mais point de certitudes, parfois des erreurs de cible, ou encore des sous-évaluations, au total un piètre savoir sur la religion en général…

Le dossier qui suit est issu d'un colloque tenu au laboratoire TRACES (UMR 5608 du CNRS) de Toulouse, participant des célébrations des quarante ans de l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) à laquelle il est lié. En matière d'archéologie, et malgré le travail de quelques-uns, il faut bien faire le constat que cette institution n'occupe pas une place d'importance. Certes, à bien y regarder, on constate que nombreux sont ses chercheurs qui ont, ou ont eu, recours à des faits archéologiques pour nourrir un séminaire, des rencontres. Cependant, en dehors de quelques contributions de Jean-Claude Gardin, l'archéologie est restée invisible dans la plupart des débats épistémologiques qui ont traversé l'École[1]. On peut s'en étonner. Car cette « science des excavations » constitue de toute évidence un laboratoire majeur pour qui souhaite interroger les marges du champ d'exercice des sciences sociales, ne serait-ce que – selon un geste foucaldien – pour mieux les définir. Quoi qu'il en soit, à défaut d'y avoir contribué majoritairement, cette institution, parce qu'elle défend plus que toutes l'interdisciplinarité dans les sciences sociales, peut être sollicitée pour porter un regard critique sur ce champ scientifique. C'est ce que nous avons commencé à faire ici, en posant des questions pour des recherches futures.

Le colloque passé (17 et 18 septembre 2015) a bien sûr abordé quelques-uns des acteurs majeurs de cette École : Jean-Claude Gardin, à travers le débat qui l'a opposé au sociologue Jean-Claude Passeron autour de la question toujours prégnante du naturalisme des sciences sociales et des deux cultures scientifiques (*S. Plutniak*) ; Jean-Marie Pesez, dans sa contribution au concept de « culture matérielle » destinée non seulement aux études médiévales, mais également à l'archéologie toute entière (*J.-M. Poisson*). Les relations entre l'archéologie et d'autres disciplines ont été déclinées dans divers domaines, sans prétendre à l'exhaustivité, et en ne retenant bien sûr ici que celles qui ont été amenées jusqu'à la publication (on regrettera que l'anthropologie et la linguistique, pourtant bien représentées lors de ces journées, et de manière tout à fait appuyée, soient finalement absentes de ce dossier). L'histoire tout d'abord – et sans surprise –, dans le domaine plus précis de l'histoire religieuse, aux frontières de la théologie, où une même stratification des objets textuels et artefactuels est requise pour trouver un lieu commun à la comparaison (*C. Bonnet* et *F. Porzia*). La géographie

1. Pour un bilan des études archéologiques menées à l'EHESS, en dehors de quelques rapports restés inédits, voir Boissinot 2014 et Pesez 1996.

ensuite, au gré de la place que cette discipline de l'espace a tour à tour accordé au temps ; dès lors, on observe avec l'archéologie une interrelation qui se trouve aujourd'hui formalisée dans le champ de la toute récente archéogéographie, qui emploie par exemple le concept de résilience, plus fécond que ne serait la recherche d'une idéale synchronie (*S. Robert*). L'approche économique, lorsqu'elle ne prend pas suffisamment en compte les spécificités des « choses archéologiques », risque elle aussi de tomber dans les travers de l'actualisme, par exemple en accordant trop d'importance au critère très contemporain de la croissance, alors que d'autres ajustements entre questions et données semblent plus pertinents (*C. d'Ercole*). Dans le registre épistémologique, on sait combien la psychanalyse freudienne a fait usage de la métaphore archéologique pour penser son travail de mise au jour de l'inconscient, et comment elle s'inscrit dans le paradigme indiciaire des sciences, offrant ainsi une compréhension de la pratique de l'enquête (*F.-X. Fauvelle*). Avec un questionnement plus philosophique, et un recours appuyé à l'ontologie – c'est-à-dire, de manière analytique, aux entités auxquelles on reconnait une existence, des propriétés et des relations spécifiques – on peut penser plus précisément cette enquête particulière, celle que l'on pourrait dire « archéologique », où des choses humaines et naturelles sont mises en récit, les secondes étant déduites des premières (*P. Boissinot*).

Le lecteur attentif remarquera que diverses positions théoriques parfois tranchées ont été défendues par les participants (et le débat final, que l'on n'a pas retranscrit ici, ne fut pas des moins vifs). Cela traduit à la fois le dynamisme de ce champ de recherches et la nécessité d'un éclaircissement toujours plus approfondi des concepts, des objets et des méthodes, maintenant que la question d'un rapport hiérarchique entre disciplines semble largement dépassée. On veut croire qu'il y a de la place pour ce débat, à l'heure où la demande sociale et les injonctions politiques – de l'ordre des politiques scientifiques également – incitent à toujours plus d'enchantement autour des choses du passé et toujours plus de technoscience dans leur exhibition.

Références bibliographiques

Boissinot P., 2014 - L'archéologie à l'EHESS : quels enjeux épistémologiques et institutionnels ?, *La Lettre* n° 73, juin (http://lettre.ehess.fr/7739).

Pesez J.-M., 1996 - De l'archéologie et du vécu social, in Revel J., Wachtel N. (éd.), *Une école pour les sciences sociales*, Paris, Éditions du Cerf / Éditions de l'EHESS, 209-225.

Philippe BOISSINOT
École des hautes études en sciences sociales
philippe.boissinot@ehess.fr

P@LETHNOLOGIE

Revue bilingue de Préhistoire